

UNE HAÏNE DE VILLAGE

(suite de la 1ère Page)

née suivante, son temps de service dans les colonies étant accompli, il reçut l'ordre de rentrer en France. Ce ne fut qu'avec regret qu'il quitta la Guyane, et en emportant les sympathies, l'estime et le respect des officiers et des soldats. Il quitta la colonie riche d'études, de matériaux scientifiques et de merveilleux secrets qu'il avait conquis au milieu de cette nature tropicale. A son arrivée en France, on lui donna la direction d'un hôpital militaire dans une ville du Nord. C'était un avancement, il le refusa : la vie tranquille et sédentaire n'était point son fait. Il estimait qu'il pouvait rendre des services plus importants en Afrique ; il voulait étudier cette contrée, qui n'était pas sans quelques points de comparaison avec la colonie qu'il venait de quitter, et, bien que le temps de service qu'il avait fait à la Guyane le dispensât d'un séjour en Algérie, il insista si vivement que le ministre de la guerre ne put lui refuser le poste qu'il sollicitait.

Il partit pour l'Afrique au commencement de l'année 1847, emportant la promesse formelle d'être nommé major le même jour où il atteindrait l'âge réglementaire.

Bientôt arriva la révolution de 1848 ; le docteur Hervey eut, aux yeux de ses camarades, le tort d'accepter avec trop d'enthousiasme le gouvernement nouveau. Nommé chirurgien-major par un ministre dont le pouvoir fut de courte durée, le docteur Jacques Hervey eut le chagrin de voir sa promotion cassée par un autre ministre, et, aigri par ce qu'il considérait comme une injustice, se croyant dans une situation équivoque vis-à-vis des officiers de son régiment, il prit le parti extrême de donner sa démission et de quitter l'armée. Homme de science et de travaux sérieux, d'une nature trop honnête et trop susceptible, au point de vue de la vraie dignité, pour se livrer à l'intrigue et au charlatanisme, trop pauvre pour attirer la clientèle, trop jeune pour qu'elle vienne le trouver à son début dans la carrière de médecin civil, la vie parisienne avec ses émotions sans cesse renouvelées, — surtout à cette époque, — ses luttes impitoyables que le succès ne couronne pas toujours, lui parut une sorte d'enfer qui ne convenait ni à son tempérament ni à la vie studieuse qu'il avait menée jusque là.

Jacques Hervey n'avait ni parents ni famille, et croyait avoir perdu, depuis le jour où il avait donné sa démission, toute idée d'ambition. C'était un temps d'arrêt dans sa vie, un de ces abattements qui conduisent souvent l'homme à la Trappe ou dans la solitude de la vie champêtre. Ses besoins étaient modestes, et pourvu qu'il pût continuer à étudier la nature et à vivre de sa profession, il n'en demandait pas davantage.

Il se recueillit dans le passé, chercha où il irait planter sa tente, et, se souvenant que le hasard l'avait fait naître à Auxerre, il vint faire un voyage dans la vieille cité bourguignonne, et s'enquit d'un village ne possédant point de médecin, parfaitement résolu à y enfoncer son existence. Mais la Bourgo-gne est un pays riche, et la richesse fait naître l'amour de la vie ; là où le superflu existe, l'homme s'attache à l'existence et éprouve le besoin, dans la lutte qu'il a à soutenir contre la maladie et la défaillance morale, de mettre les chances de son côté en appelant à son secours

ces deux alliés fidèles : le médecin du corps et celui de l'âme !

Tous les chefs-lieux de canton de l'arrondissement d'Auxerre possédaient plutôt deux médecins qu'un. Cependant on lui signala la commune de Château-Bernard, située entre Vermanton et Colange-la-Vineuse, sur les bords de l'Yonne, comme à peu près privée de médecin, par la raison qu'il n'existait là qu'un officier de santé dont l'ignorance était proverbiale. Sans s'inquiéter de la lutte que lui préparait cette rivalité, et comme il lui importait peu de vivre là ou ailleurs, pourvu qu'il y pût vivre, il chargea le notaire auquel il avait été recommandé, d'écrire à son collègue de Vermanton de louer pour lui, à Château-Bernard, une maison habitable, et de lui trouver une domestique.

Ce notaire, homme très obligeant, s'empressa de déléguer au désir de son nouveau client, et au moment où nous présentons le docteur Jacques Hervey au lecteur, le médecin allait prendre possession de la maison où l'attendait, toute fière de sa nouvelle condition, une bonne grosse servante choisie par le notaire.

La voiture publique d'Avalon roulait donc, ainsi que nous l'avons dit, avec une lenteur qui rappelait la marche de deux bœufs accolés sous le joug. Il était dix heures du matin, les chevaux étaient arrivés au sommet du coteau qui laisse apercevoir le bourg de Vermanton, avec son clocher, que couronnait encore à cette époque le soc gaulois, emblème de la monarchie déchue, la toiture des maisons, en briques jaunes et en chaume, s'allumant sous les rayons du soleil de tons incandescents qui ressemblaient à des incendies isolés ; puis, tout au bas, dans la vallée, courant impétueusement entre deux rangées de peupliers ou coulant silencieusement le long de prairies aux bords parsemés d'osiers, de baume fleuri et de myosotis, l'Yonne aux contours capricieux, reluisante comme un miroir.

Dans la voiture, immobile sur le plateau, des ronflements sonores se faisaient entendre ; les chevaux, haletants, s'étaient arrêtés.

Tout à coup, le cri guttural sortit machinalement des lèvres du conducteur, et les deux bêtes reprit le plus doucement possible, leur marche de tortue ; mais la descente était difficile, et le conducteur n'ayant pas serré la mécanique, le tablier de la voiture vint battre la croupe des deux chevaux et leur imprimant une allure inusitée : véhicule, chevaux et gens roulèrent pêle mèle dans un fossé. Le conducteur tomba à droite, l'homme au pantalon vert tomba à gauche en poussant le : "Oh ! malheur !" expression favorite du paysan bourguignon, et qu'arrachait, non la chute qu'il venait de faire, mais la perte de sa pipe, qui s'était brisée dans l'accident.

Quant aux voyageurs de l'intérieur, le curé et le percepteur des contributions, ils se réveillèrent en sursaut, fort surpris de se trouver mollement étendus dans un fossé. Le docteur Jacques Hervey était déjà sur pied et hors de la caisse de la voiture. Bientôt tout le monde fut debout, et l'on reconnut que personne n'était blessé ; seulement l'équipage était dans un si piteux état que le conducteur dut renoncer à aller plus loin.

Tous les voyageurs, sauf l'homme au pantalon vert, s'arrêtaient à Vermanton ; ils firent le trajet à pied. Le paysan marchait seul, derrière le groupe principal. A l'entrée du bourg, il s'arrêta et suivit du regard la direction que prenait le méde-

cin ; après l'avoir vu entrer dans la maison du notaire, il prit à travers champs, et se dirigea d'un pas accéléré vers Château-Bernard qui se trouvait à six kilomètres sur la droite de Vermanton.

II

Quand il est question d'un notaire, on s'imagine toujours voir surgir un homme de cinquante ans, chauve et porteur de besicles, et, à coup sûr, on se trompe au moins cinquante fois sur cent, car le notariat ne vieillit pas un homme plus promptement qu'une autre profession.

Jacques Hervey, sans partager cette prévention ridicule, attachait cependant à l'idée d'un homme de loi un caractère de sévérité, de gravité et de pédanterie qui était la conséquence des traditions que l'on professe généralement dans l'armée à l'égard de ceux qui, de près ou de loin, sont les interprètes ou les représentants de la loi. Le notaire avec lequel il avait été en relation à Auxerre n'était pas de nature à modifier ses croyances sur ce point. Il fut donc très agréablement surpris quand ayant été introduit dans le cabinet de M. Fromentin, il se trouva en présence d'un homme de son âge, à la figure enjouée et spirituelle, qui lui fit l'accueil le plus cordial et le plus empressé.

— Monsieur le docteur, lui dit le notaire, je suis ravi de la bonne inspiration que vous avez eue de demander à mon confrère Carpentier de vous adresser à moi, et je demeure votre obligé.

— Comment cela monsieur ?
— Parce que j'espère bien que votre âge et votre profession m'apportent, dès aujourd'hui, un voisin agréable, ce qui n'est pas à dédaigner à la campagne, et, plus tard, lorsque nous aurons fait connaissance, un véritable ami, — ce qui est une trouvaille précieuse. Etes-vous chasseur, monsieur Jacques Hervey ?

— Oui, monsieur.
— Pêcheur ?
— Chasseur et pêcheur, répondit le médecin en souriant, et même herborisateur.

— C'est parfait ! Si vous le voulez bien, nous chasserons, pêcherons et herboriserons ensemble.

— De grand cœur.
— En attendant, monsieur le docteur, tenez ma maison pour vôtre et allons déjeuner.

— Et vous dites que vous êtes mon obligé ! s'écria le médecin tout émerveillé de ce chaud accueil : vous voulez gâter un étranger.

— Du tout, du tout ; je veux que mon voisin devienne tout de suite mon ami.

— Serrons-nous la main alors, et que votre désir, qui m'est une grande joie, devienne à l'instant même une réalité.

— A la bonne heure ! Voilà qui est parlé en homme de cœur et en militaire.

Et les deux nouveaux amis se serrèrent cordialement le mains.
A cet instant, un petit bruit se fit entendre derrière une porte qui communiquait du cabinet du notaire dans la salle à manger.

— Entre, Pauline, dit l'homme de loi, et viens faire connaissance avec notre nouvel ami.

La porte s'ouvrit, et une charmante tête de jeune femme blonde, riante et un peu rougissante, se montra dans l'entre-bâillement.

(à continuer)

TOLEDO, ONT.

Mr. Lewis Johnston of this place was taken down with Rheumatism, had two doctors in attendance, was getting no better. Three days after he started taking Milburn's Rheumatic Pills he was out of bed and in one week was well and able to go about.

Mme. Marie St. Laurent

PENDANT SEPT ANS SOUS LES SOINS DE QUATRE MÉDECINS—MAIS SAUVÉE DE LA MORT PAR LES PILULES ROUGES DU DR. CODERRE.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre sont la suprême espérance de toutes les femmes malades et l'amie des jeunes filles.— Elles conviennent à tous les âges et à toutes les bourses.

Dans tout le monde, et dans toute l'histoire du monde, aucun médecin et aucun remède n'ont pu guérir, et sauver la vie à un si grand nombre de femmes que les Pilules Rouges du Dr. Coderre. Elles sont pour les femmes seules et elles agissent directement sur les organes spécialement féminins des femmes, qui, quand elles sont en santé les rendent si attrayantes, mais quand elles sont malades, font qu'elles sont un objet de pitié. Ne voulez-vous pas encore être bien comme quand vous étiez petites filles ? Les Pilules Rouges du Dr. Coderre vous rendront ainsi. Telle est l'opinion de Madame St. Laurent, qui est une dame intelligente et tout à fait digne de foi. Voici ce qu'elle dit : "La misère et le travail ont été la cause que j'ai contracté une grave maladie qui m'a fait souffrir pendant sept ans. Le beau mal me rendait martyre. Je souffrais de maux de tête, douleurs dans l'estomac, le dos, les côtés, pas d'appétit. J'étais si faible que j'avais de la misère à marcher seul, j'avais l'air d'une morte tant j'étais pâle ; quatre médecins me soignèrent, mais sans succès, j'étais tout à fait découragée, quand des amies charitables qui connaissaient les Pilules Rouges du Dr. Coderre me conseillèrent d'en prendre. Bientôt ce remède, car je ne me sens plus du beau mal, je fais mon ouvrage comme si je n'avais jamais été malade et je suis bien, forte et alerte comme à l'âge de 15 ans. Je suis heureuse de vous envoyer mon témoignage, car je dois la vie aux Pilules Rouges du Dr. Coderre." Mme. Marie St. Laurent, Lac Edouard, Co. Portneuf.

Que pouvons-nous ajouter de plus après un témoignage aussi éloquent ? N'est-il pas clair, n'est-il pas évident que les Pilules Rouges du Dr. Coderre guérissent ? N'est-il pas assez prouvé qu'aucune maladie particulière aux femmes ne peut résister contre leur usage ? Les Pilules Rouges du Dr. Coderre donnent toujours en même temps que la guérison, l'énergie et le courage pour entreprendre les luttes et les tracés inévitables dans la vie. Elles sont toutes puissantes pour guérir le beau mal, la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, côtés, dou-



MADAME MARIE ST. LAURENT.

leurs dans le bas-ventre, les étourdissements, nervosité, les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froidure des pieds et des mains, elles sont d'un grand secours, prises avant et après la naissance d'un enfant ; les mères devraient toujours en donner à leurs jeunes filles, elles les rendront régulières et aideront à leur formation.

Souffrez-vous depuis longtemps ? Alors il est bien douteux qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr. Coderre puissent vous guérir. Soyez consciencieuses et prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps écrivez à nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter pour rien. Ecrivez-leur une description bien complète de votre maladie. Vous n'avez rien à craindre, ne leur cachez rien, car toutes lettres adressées au "Département Medical, Boîte 2306, Montreal," sont ouvertes, répondues et tenues confidentielles par eux. Si des dames le préfèrent, elles peuvent consulter personnellement et gratuitement nos médecins spécialistes en se présentant à notre dispensaire pour les femmes, au No. 274 Rue St. Denis, tous les jours (excepté le dimanche), de 10 1/2 heures a.m. à 5 p.m. N'oubliez pas, consultations gratuites.

Refusez comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, même lorsqu'on vous dit qu'elles sont aussi bonnes ou qu'elles sont les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre. Nous tenons à vous avertir que ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses. Refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre chez votre marchand, envoyez-vous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Donnez-nous votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE, Boîte 2306, Montreal.

DON'T FAIL TO SEE OUR NEW GOODS.

DIRECT FROM MAKERS, ARRIVING DAILY

ROBT. T. HOLMAN

Summerside July, 1899.

SAVE MONEY FREE! FREE!

Send for our new 1898 Catalogue illustrated in color, containing full descriptions of all our Pianos and Organs. **ASK FOR IT NOW!** We are the only firm of actual manufacturers selling exclusively to the general public direct, at factory cost—the lowest possible price.

CASH OR ON EASY PAYMENTS

to suit your circumstances. Pianos and Organs shipped on thirty days' trial in your own home under our special warranty for twenty-five years. No money required in advance. Safe delivery guaranteed.

TERMS: No Satisfaction, No Pay. **SEND** for particulars of our popular Co-Partnership Plan, by which any one can readily obtain a CORNISH Piano or Organ for nothing. Full explanation with every catalogue.

CORNISH & CO., Manufacturers of American Pianos and Organs. **WASHINGTON, N. J.**